

Péninsule 32. 1996 (1)

Jacques NÉPOTE

LA PÉNINSULE SUD-EST ASIATIQUE ET LES COMMUNICATIONS EURASIATIQUES

On a pris l'habitude de penser la question de la péninsule sud-est asiatique avec le terme d' "Indo-chine" qui serait le mieux à même de rendre compte de sa nature. De fait, cette péninsule offre la particularité d'apparaître, par contraste avec son environnement, comme un microcosme fragmenté des grandes aires culturelles qui semblent l'investir de toutes parts en suivant les voies de communication majeures qui, issues de ces aires culturelles, convergeraient sur la péninsule. Si cette problématique peut, dans son principe¹, être acceptée comme telle, il reste qu'elle implique de ne pas réduire la question des communications aux segments "Péninsule-voisinage", mais au contraire de l'ouvrir à sa généralité : la logique des communications inter-asiatiques, et au-delà, eurasiatiques.

À cette fin :

- nous commencerons par exposer le canevas géopolitique qui architecture, dans ses grandes lignes, le monde asiatique en positionnant les unes par rapport aux autres, ses aires culturelles ;
- puis nous verrons comment, sur cette base, les communications inter-asiatiques s'établissent historiquement d'une manière simple, d'abord sur une base réduite qui ignore tout à la fois l'Inde, et plus encore la Péninsule (et plus largement l'Asie du Sud-Est) ;

¹ La réalité est évidemment plus complexe. Il ne faut pas, par exemple, ignorer la composante nousantarienne et islamique. Il ne faut pas non plus être dupe de la validité de l'approche par l'extérieur et ignorer la réalité du socle "pré-indochinois" d'une "Indochine" qui, par bien des traits demeure "océanienne"; il y aurait sur cette dernière dimension toute une recherche à conduire et qui n'a encore été qu'effleurée par quelques notes, comme celles de Madeleine COLANI (*BEFEO*, XXVI)

- et enfin comment, avec l'émergence politique de l'Inde a été mis en place un mécanisme compensatoire de liaisons maritimes entre Inde et Chine, lequel a été ultérieurement élargi à l'Afrique et à l'Europe occidentale.

I. LA CONSTITUTION DE L'ÉCHIQUIER

1. Trois aires culturelles ouvertes à la périphérie de la Péninsule

Sous leurs propres diversités intérieures – non abolies mais transcendées – les trois aires culturelles qui environnent la Péninsule se caractérisent par la tonalité relativement homogène de leurs superstructures : que ce soit dans l'ordre de la langue de culture, dans celui de la religion, du système politique, de l'esthétique, etc. Par exemple, au-delà des clivages entre Dravidiens et Indo-aryens (pour ne pas autrement évoquer la division de l'Inde en centaines de langues, de castes et de sous-cultures), le monde indien s'identifie sinon à travers la culture "sanskrite" dans son orthodoxie, du moins dans ses attendus. De même, le monde chinois, pour pluri-ethnique qu'il soit (et au titre de cette pluri-ethnicité, il faut aussi compter la multiplicité des langues regroupées conventionnellement sous l'étiquette de dialectes hans), ne s'en édifie pas moins à travers une modalité particulière de l'écriture consistant à reproduire le signifié et non le signifiant – les caractères, support d'un idéal lettré et bureaucratique – ainsi qu'à travers des spéculations que l'on peut regrouper heuristiquement sous l'étiquette de taoïsme. Enfin, le monde de l'Archipel, dominé par une pratique religieuse commune l'Islam, une langue standard le malais-indonésien et une coordination "javanaise" des réseaux maritimes².

Sur cette base s'édifient alors de vastes *imperii* qui constituent des références collectives depuis quelque deux millénaires, même si leur réalisation politique historique effective n'a été, le plus souvent, que discontinuë : à peu près constitué dans ses grandes lignes depuis le IV^e siècle avant J.-C. avec les Mauryas, l'Inde n'a cependant que rarement vécu au rythme de son unité³ ; de même la Chine, bâtie dans ses grandes lignes par la dynastie des Han au II^e s. av. J.-C. au point que le nom de la dynastie a pris valeur ethnique, a-t-elle régulièrement implosée⁴. Quant à

² Sur cette vision moins connue de l'archipel voir Denys LOMBARD, *Le Carrefour javanais*. Paris, EHESS, 1990, 3 volumes.

³ On lira, par exemple, la stimulante et curieuse analyse du chapitre XIV "A geopolitical synopsis : the evolution of regional power configurations in the Indian subcontinent" (pp. 254-262) de Joseph E. SCHWARTZBERG, *A historical atlas of South Asia*, Chicago & London, The University of Chicago Press, 1978, In fol.

⁴ Voir par exemple le tableau : "Unité et fragmentation en Chine intérieure depuis 221 av. J.-C.", p. 90 de Caroline BLUNDEN & Mark ELVIN : *Atlas de la Chine*, Paris, Nathan, 1986. in-

l'Archipel sud-est asiatique, entré beaucoup plus tard dans l'Histoire, ses coordinations politiques ne se cristallisent qu'avec l'essor de Srivijaya, à partir du VII^e siècle après J.-C.⁵, et ne cessent depuis, de fluctuer entre les épicentres sumatranais et javanais, sans jamais réduire totalement la résistance de micro-thalassocraties s'épanouissant à la périphérie de son espace, que ce soit celles d'Aceh et de Malacca du côté de l'océan Indien, celle de Sulu (ou des Philippines)⁶ du côté du Pacifique.

Cet *imperium* confère à ces aires culturelles un potentiel qui fait que les processus d' "unification" et d'expansion de ces dernières peuvent être pris en charge par des conquérants ou des idéologies "étrangères". On évoquera ainsi – et pour rester dans une strate historique moderne – un empire de Chine tardivement réunifiée par les Mandchous aux XVII^e-XVIII^e s., et enfin par le marxisme au XX^e siècle ; une Inde mise en forme par les Grand-Moghols musulmans aux XVI^e-XVII^e s., puis par les Britanniques aux XVIII^e-XIX^e siècles ; enfin, un monde indonésien recoordonné par l'islamisation et les Hollandais.

2. La péninsule indochinoise proprement dite et son rôle de goulet

Par contraste, la Péninsule indochinoise collectionne les langues, les écritures, les styles architecturaux, érigés chacun en valeurs nationales, avec une pléiade de petites principautés enracinées dans leurs traditions locales et leur culte du Sol. Ce qui fait qu'à quelques dizaines de kilomètres de distance, on passe de régions sans rapport les unes avec les autres, au mieux, qui s'ignorent, et au pire se déchirent en rivalités séculaires, y compris à l'intérieur même des "nationalités".

Certes, bien des facteurs locaux peuvent fournir des éléments d'explication, depuis la nature de la géographie, très compartimentée, l'hétérogénéité des modes de vie qu'elle favorise⁷ ou les hasards des migrations qui ont précipité depuis les débuts de l'Holocène les ethnies d'Asie continentale vers ce goulet d'étranglement de la Péninsule. Mais, au-delà de ces raisons locales ou relevant d'une histoire de temps long qui circonscrivent le problème à son étroitesse régionale, il convient de

4°, 238 p. Encore ne prend-il pas en compte les ruptures du XIV^e s., quand la Chine était divisée entre Yuan en repli et Ming, ni celles du XVII^e s. quand la Chine était à nouveau divisée entre Mandchous et légitimistes Ming.

⁵ Nous n'évoquons évidemment pas les coordinations proto-historiques antérieures, réelles mais encore mal identifiées, que l'on repère à travers la dispersion d'objets caractéristiques (ornements de jade, tambours de bronze, grelots, etc.) ou de pratiques culturelles (enterrements dans des jarres, etc.).

⁶ Même si cette opération s'est concrétisée sous l'impulsion d'étrangers chrétiens, les Espagnols.

⁷ Il n'est que de voir la difficulté avec laquelle les responsables de la partie relative à la péninsule, au "continent indochinois" (p. 124) de la nouvelle *Géographie Universelle*, ont géré sa diversité (cf. la rubrique comptes rendus de ce numéro).

restituer le contexte plus largement asiatique⁸, afin d'en mesurer les contraintes structurelles, autant que les précédentes susceptibles d'éclairer le destin de cette Péninsule. En effet, la Péninsule indochinoise a bien été un goulet d'étranglement, un môle de résistance et un conservatoire culturel, non à cause de son isolation ou de sa marginalité⁹, mais à proportion de ce que située sur la voie nécessaire des échanges inter-asiatiques – ainsi que l'attestent, par exemple, les mouvements migratoires qui n'ont cessé de la traverser¹⁰ – elle représente en réalité un obstacle à la communication "normale".

Cet obstacle tient au fait que la Péninsule indochinoise est constituée de la projection méridionale de l'immense ensemble montagneux qui occupe le centre de l'Eurasie, – *lato sensu* le plateau tibétain – et que par voie de conséquence les chaînes montagneuses qui constituent l'armature de la péninsule s'y étendent de manière perpendiculaire aux voies que devrait suivre la route des échanges inter-asiatiques. D'autant que l'obstacle qu'elles représentent est renforcé à la fois par l'absence de cols accessibles et par le caractère encaissé des vallées qui séparent ces chaînes. Cette impressionnante géographie rend à peu près impraticable le passage d'Inde en Chine, si ce n'est à quelques moines, marchands aventureux ou tribaux en quête de terre, émigrant sans esprit de retour¹¹. Jusqu'à l'ère chrétienne, après le Dekkan, la Péninsule indochinoise – et d'une manière plus générale l'Asie du Sud-Est – en est restée pour ses voisins une sorte d'espace sauvage plus ou moins mythique¹².

⁸ Dans les termes d'une problématique dont on trouvera un exemple dans Michel MOLLAT et Jehan DESANGES, *Les routes millénaires*, Paris, Nathan (Origines), 1988. 305 p.

⁹ Il va de soi que l'on n'est pas dans un de ces bouts du monde comme l'Australie ou les îles océaniques, tardivement conquises par l'Homme, ce caractère tardif n'étant pas à l'échelle "préhistorique" : la présence de l'Homme est attestée de la Chine à Java depuis près d'1 million d'années ; en revanche, l'arrivée de l'Homme en Australie remonte seulement à quelque 50.000 ans ; quant à la colonisation de l'Océanie et du monde polynésien, il est pour l'essentiel un phénomène récent, datant de l'ère chrétienne.

¹⁰ Ce qui se traduit par un constant renouvellement de son stock de population depuis les débuts de l'Holocène, chaque nouvelle strate effaçant ou absorbant la précédente. On en a un très bon exemple historiquement observable et daté avec, *lato sensu* depuis l'an 1.000, l'inondation de la péninsule par les populations thaïs ou thaïsées (en rangeant dans cette catégorie les "Viêtnamiens", môn-khmers partiellement thaïsés) qui sont en train de finir d'absorber les Austroasiatiques, eux-mêmes parvenus en péninsule dans les tout derniers millénaires avant l'ère chrétienne.

¹¹ Ce sera par exemple le cas des thaïs Ahom venus s'établir en Assam à la fin du XII^e s.

¹² D'où sa participation allusive et indistincte à l'au-delà du monde civilisé dans le Ramayana quand la société indienne verra le jour. Il faudrait développer ici le thème des yaksha, des rapports entre Dekkan proto-historique et péninsule sud-est asiatique. Cf., par exemple, Sylvain LÉVI, "Pour l'histoire du Ramayana", *JA*, 1918, pp. 5-160, ou "Pré-aryen et pré-dravidien dans l'Inde", *JA*, 1927, pp. 1-57.

3. La question du “môle” himalayen et le recentrement de la lecture

En revanche, l'ensemble du plateau tibétain proprement dit, proportionnellement bien localisé et bien identifié¹³, a, de manière significative, été conçu par les populations environnantes à l'inverse de l'“infra-monde” de la Péninsule : comme “le Monde” par excellence, proche mais symboliquement inaccessible, celui des Dieux ou du Sacré. Cette interprétation se retrouve aussi bien sous la version indienne des kailasha ou des mérous, que dans la version chinoise de tous les kun-lun¹⁴; il nous plaît d'ailleurs de penser que ce n'est pas sans référence à cette vision que les tribaux de Haute-Asie mongole ou manchoue, au terme de l'enrichissement de leurs attitudes religieuses shamaniques et de leur réorientation géopolitique vers le sud, finirent par se rallier au bouddhisme tibétain¹⁵.

Cette interprétation a été mise en forme dans les termes d'une cosmologie peu ou prou acceptée dans la majeure partie de l'Asie¹⁶, qui représente le monde comme une île (ou un lotus) émergeant de l'océan primordial, dont le coeur (ou la tige) serait constitué par le plateau tibétain, et dont les terres habitées (“continents” ou “pétales” dans les termes de la symbolique florale¹⁷) se répartiraient en fonction des points cardinaux : au Sud, le monde indien, à l'Est, le monde chinois, au Nord, le monde sibérien et à l'Ouest, le monde du Proche-Orient (celui de l'Antiquité occidentale)¹⁸. Sur cette base, l'une des tâches qui incombent aux hommes est d'établir la communication entre ces “continents” de façon à les harmoniser et à permettre ainsi au monde de s'accomplir ; cette idée animera le moment venu la grande entreprise de bouddhisiation de l'Asie.

¹³ Ne serait-ce que parce que son franchissement ne représente pas une difficulté technique incontournable pour peu que l'on se mette à la logique austère des transports locaux (caravanes de yacks, etc.) ainsi que l'illustre la grande voie de traversée Nord-Sud du Tibet depuis le Gansu (région de Xining) *via* le monastère de Kumbum et le lac Kuku-Nor jusqu'à Lhassa, et de là jusqu'au Sikkim, puis au Gange. L'illustre aussi plus largement, l'existence à la charnière des VIII^e-IX^e s. d'un immense empire tibétain regroupant non seulement l'ensemble du plateau tibétain, mais également le royaume Pala qui occupait le bassin du Gange et du Brahmapoutre, le Nanzhao, le Gansu, le bassin du Tarim et la dépression de Tourfan.

¹⁴ Ou de leur reconfiguration en formules microcosmiques de transition (Mont E Mei, etc.)

¹⁵ Dans le même esprit, le régime marxiste de Pékin continue à conduire à grands frais ses opérations de contrôle du Tibet, selon une logique et des modalités qui comportent une part d'irrationnel.

¹⁶ Ne serait-ce que parce qu'elle rejoint de vieux cultes mégalithiques des montagnes divinisées dont les avatars s'appelleront en Asie du Sud-Est, par exemple aux VIII^e/IX^e siècles Borobodur ou Phnom-Kulên.

¹⁷ Voir illustration p. 142.

¹⁸ Voir p. 10 de Rommel et Sadhana VARMA, *Pélerinages himalayens, Kailash-Mahanasarovar*, Genève-Paris, Olizane-Vilo, 1985, 80 p.

Ces préoccupations spirituelles ou idéologiques possèdent un correspondant plus terre-à-terre dans les entreprises commerciales ou politiques conduisant les peuples à vouloir échanger ou à chercher à se dominer au nom d'une interprétation temporelle de cette cosmologie : par exemple celle des rois cakarvartin d'Inde ou d'Asie du Sud-Est.

Il est, à cette fin, un problème à résoudre : celui des communications inter-asiatiques (et plus largement eurasiatiques dans la mesure où, dans cette perspective, l'Europe n'est, à tout prendre, qu'un appendice du Proche-Orient) ; en termes "modernes"¹⁹, celui de la mise relation des mondes distribués de part et d'autre de cet immense plateau montagneux, étant donné que la péninsule sud-est asiatique constitue une perturbation majeure dans l'établissement d'un système d'échange direct et spontané. De fait, en termes de grands modèles culturels, elle deviendra ligne de fracture entre le monde indien et le monde chinois dont l'Histoire s'efforcera de résorber la césure, sans jamais y parvenir, finissant par institutionnaliser son "hybridation" par le terme "indo-chine".

II. AVANT L'ÉMERGENCE HISTORIQUE DE L'INDE

1. La situation historique initiale : le rôle moteur du Moyen-Orient et de l'Extrême-Orient

Mais avant d'entrer dans cette problématique tardive puisqu'elle suppose l'existence d'une "Inde" historique qui ne prendra pas corps avant le milieu du 1^{er} millénaire avant Jésus-Christ – précisément en synchronie avec l'émergence du bouddhisme – et d'une péninsule au moins en voie de gestation historique, la question est d'abord d'assurer la communication entre ces deux "continents" les plus éloignés l'un de l'autre, le monde du Moyen-Orient et son "épigone" le monde

¹⁹ Nous ne saurions trop insister sur la précision typologique du système de communications envisagé ici. On a de tout temps circulé en Eurasie : pour ne pas remonter au-delà de la fin de la préhistoire, on voit assez combien les innovations du paléolithique supérieur ont circulé d'Europe orientale au Baïkal, comment les décors des poteries de Ban Po et celles de Tripoli présentent des similitudes qui ne sauraient être fortuites, etc. Telle n'est donc pas ici notre problématique. Elle est celle de la prise en compte puis de la gestion récente de ces communications par les États historiques. Il s'agit évidemment au départ d'un phénomène à la fois segmentaire et limité à des cadres régionaux et qui ne commence à prendre un caractère réellement international qu'avec le premier millénaire avant J.-C., en particulier à la suite des progrès techniques requis dans la navigation, la maîtrise des montures animales, etc. et enfin dans celle des visions administratives permettant de concevoir des réalités transnationales d'une certaine ampleur géographique ; la cristallisation de tous ces progrès s'effectuant d'abord autour du monde iranien et donnant naissance à la grande aventure des Achéménides qui ouvre une nouvelle page de l'histoire mondiale.

chinois, puisqu'ils se trouvent être porteurs des premières constructions politico-économiques historiques de l'Eurasie.

Rappelons que le Moyen Orient, par son Croissant Fertile, a été le grand creuset mondial du Néolithique²⁰ ; puis reproduisant les expériences de sa Mésopotamie irakienne dans les deux autres "Mésopotamies" qui cernent le plateau iranien (et qui avaient, chacune de leur côté, développé leur propre "néolithique"), la "Mésopotamie" indusienne²¹, puis la "Mésopotamie" turkmène, il développait des formes d'organisation sociale de plus en plus sophistiquées (irrigation, chefferies, urbanisation, commerce, etc.) qui faisaient progressivement entrer, la première au monde²², la zone dans l'Histoire proprement dite avec l'extrême fin du 4^e millénaire et le début du 3^e millénaire avant J.-C.

Un processus parallèle – mais un peu décalé dans le temps – se développait en Chine du Nord, dans le bassin du fleuve Jaune, et l'on pouvait considérer *lato sensu* qu'elle entrait à son tour dans l'Histoire – même si c'était à petit pas – au cours du même millénaire sous la conduite des mythiques "Empereurs Civilisateurs".

À cette date, l'Inde propre et l'Asie du Sud-Est amorcent difficilement leur sortie de la "préhistoire" avec la mise en place d'économies pré-agricoles. Pour ce qui est plus précisément de l'entrée dans l'histoire de l'Asie du Sud-Est, on soulignera qu'au-delà de l'indéniable qualité de ses développements proto-historiques du premier millénaire av. J.-C. – dont certains signes, comme les fameux "tambours de bronze" ou les migrations malayo-polynésiennes attestent le dynamisme – elle ne se fera pas avant les premiers siècles de l'ère chrétienne.

2. L'axe stratégique des communications qui en découle : la route intercontinentale de la future "Sérinde"

La logique des premiers échanges "historiques" inter-asiatiques est donc limitée et repose de manière primordiale sur la mise en communication du seul Moyen-Orient avec le monde chinois.

Sachant ce que l'on vient d'évoquer sur le retard du développement de l'Asie du Sud et de l'Asie du Sud-Est, ainsi que sur le rôle géographique d'écran de l'Asie du

²⁰ Nous savons toutes les précautions à prendre pour manipuler un concept aussi réducteur ; nous le maintenons à des fins pratiques pour positionner des chronologies relatives.

²¹ D'un point de vue culturel, la "Mésopotamie" indusienne, ne relève pas alors du monde indien au sens où on l'entendra plus tard, mais bien du monde d'un Proche-Orient qui distribue autour d'un plateau iranien servant de pivot aux communications, trois "Mésopotamies" : par ordre d'entrée dans l'Histoire, l'Irak avec le Tigre et l'Euphrate ; le Pakistan avec l'Indus et le réseau du Penjab ; *lato sensu*, la Bactriane avec le Syr Daria et l'Amou Daria.

²² Il faudrait ici reprendre, développer et élaborer les intuitions d'un Jean PRZYLUKSKI sur le rôle historique et culturel moteur du Proche-Orient, comme celles exposées dans "La ville du Cakravartin. Influences babyloniennes sur la civilisation de l'Inde", *Rocznik Orientalistyczny*, t. 5 . Lwow, 1929, pp. 165-185.

Sud-Est, la communication entre les deux pôles développés de l'Asie antique ne peut s'effectuer qu'en traversant cette Asie centrale qui se présente comme une très vaste zone de reliefs entre lesquels s'inscrivent parfois des dépressions qui, pour les plus amples, font figure de véritables régions, comme le bassin du Tarim. La meilleure façon de traverser cette zone suivant la direction Est/Ouest est de contourner le plateau tibétain par le Nord, en tirant profit de la bande écologique à peu près dégagée qui s'étend entre le Tibet et les infranchissables forêts sibériennes marécageuses, bande où alternent désert, oasis et steppes. Plusieurs voies de cheminement y sont possibles depuis les voies les plus septentrionales, les plus verdoyantes mais les plus longues, qu'emprunteront volontiers les pasteurs itinérants puis nomades ("Scythes", Turcs et Mongols) tributaires des nécessités de pacage de leurs troupeaux, jusqu'aux plus méridionales, les plus désertiques mais les plus courtes : elles profitent en effet d'une voie de cheminement "naturel" qui court le long des piémonts septentrionaux du plateau tibétain : le corridor du Gansu et le bassin du Tarim. C'est naturellement cette route, la plus à l'abri des razzias des pasteurs nomades, qui sera la plus favorisée par les sociétés développées (les États sédentaires). Elle en sera connue sous le qualificatif de "Route de la Soie"²³ lorsque ce produit deviendra l'un des moteurs des échanges inter-asiatiques.

Cette route primordiale existe comme telle depuis l'aube de l'Histoire puisque c'est vraisemblablement par elle que la métallurgie du bronze parviendra en Chine aux alentours de 2.000 av. J.-C. conduisant à l'émergence de la première dynastie "moderne" de l'histoire chinoise : les Shang.

3. Symétrie des bases des Empires chinois et "indo-iraniens", et synchronies de leurs diachronies

Il existe une seconde raison au choix de cette route : celle d'une certaine symétrie des dispositifs politiques qui ont pris corps à des bornes et qu'elle est susceptible de féconder en favorisant les échanges. En effet on retrouve une manière de structure territoriale parallèle au débouché de cette route, laquelle permet de saisir – par symétrie – quelques éléments d'une logique de développement comparé de l'Extrême-Orient et du monde indo-iranien, et partant de mieux poser le problème de la future intégration de l'Inde puis de l'Asie du Sud-Est au cycle des échanges inter-asiatiques.

Tout d'abord, aux extrémités de cette "Route de la Soie" qui chemine entre zones montagneuses et dépressions semi-désertiques, se trouvent deux "niches écologiques" très individualisées, favorables au développement de sociétés sédentaires organisées, alors même qu'elles semblent enclavées au sein de l'environnement montagneux plus ou moins hostile de leur arrière pays. Elles

²³ Par exemple, Luce BOULNOIS, *La Route de la Soie*, rééd. cor. Genève-Olizane, 1992, 393 p. ; Aly MAZAHÉRI, *La Route de la Soie*, Paris, SPAG (Papyrus), 1983, 506 p.

apparaissent ainsi comme une chambre de décompression des influences du monde de l'Asie centrale, une zone de transition et une sorte de poste avancé de commandement tourné à la fois vers les steppes d'Asie centrale et les sociétés agraires des plaines périphériques. On trouve de manière symétrique :

- Du côté chinois, au coeur du Shaanxi, la vallée de la Wei, située entre les monts Qingling (dont les sommets culminent entre 2.600 m. et 4.100 m.) au sud, et au nord, les hautes collines du Shaanxi dont les sommets oscillent autour de 1.500 m.). Dans ce couloir s'égrenent les premières grandes capitales impériales : Hsien-yang, Chang-an (Xian). Plus vers l'Est, au-delà du confluent de la Wei et du fleuve Jaune s'ouvre la grande plaine chinoise du Nord avec les capitales ultérieures : Luoyang, Kai Feng, etc.

- Du côté proche oriental, le Ferghana, la haute vallée du Sy Daria (environnée de montagnes qui oscillent entre 4.000 m. et 7.500 m.), et plus largement la région connue dans l'antiquité comme la Sogdiane, avec les grandes capitales : Samarcande, Boukhara, Tachkent, etc.²⁴

En relation avec ces deux unités "centrales", s'inscrivent à leur midi deux grands bassins – eux aussi encore largement spécifiés par un environnement montagneux – qui constituent l'assise quantitative de la puissance des États engendrés par ces unités centrales ; ces bassins servant également à l'occasion de zone de repli d'empires régionaux :

- Du côté chinois, le bassin rouge du Sichuan. Premier pas de l'expansion de Qin dans son entreprise d'unification impériale de la Chine, il fut en revanche, après l'éclatement de l'empire des Han, la base du royaume de Shu (ou des Han inférieurs) pendant la période des Trois Royaumes (-220/-280), comme il fut celle du Kuo Min Tang replié devant l'avancée japonaise, pendant la Seconde Guerre mondiale.

- Du côté proche-oriental, l'ensemble formé par la Bactriane et la Margiane. Assise des États d'Asie centrale, ce fut à l'inverse – par exemple – la base de repli des Indo-Grecs après la dissolution de l'empire des Séleucides, dernier avatar de l'empire d'Iran hellénisé par la conquête d'Alexandre.

Cette donnée de départ posée, ces deux régions ont eu tendance à connaître un avenir historique divergent : du fait des particularités de la géographie locale l'ensemble Shaanxi-Sichuan a cessé d'être véritablement moteur après qu'il eut constitué l'unité chinoise avec l'empire des Qin, puisque l'épicentre de la Chine glissait vers l'Est et l'aval des fleuves, sur la nouvelle assise Kaifeng/Nankin/Pékin ; en même temps que le nouvel espace chinois opposait à sa précédente articulation Ouest/Est une division Nord/Sud qui désynchronisait le destin du Shaanxi de celui du Sichuan. En revanche, l'ensemble Sogdiane/Bactriane se révélait fécond en destins historiques renouvelés ; on évoquera pêle-mêle les aventures des Kouchans,

²⁴ Pour une approche récente de cette zone, Vincent FOURNIAU, *Histoire de l'Asie centrale*, Paris, PUF, (Que sais-je ? 2821), 1994.

des Hephtalites, des Samanides, des Timourides... et enfin celles des Grands-Moghols partis à la conquête de l'Inde.

Reste enfin à envisager la façon dont on achève la circulation inter-asiatique en passant de ces "États" des bornes de la Route de la Soie au monde indien, qui constitue le troisième pôle effectif de l'Asie "utile".

III. LA QUESTION DE L'INDE... ET DE L'ASIE DU SUD-EST

1. *La dissymétrie de la transition vers l'Inde de part et d'autre de la "route de la soie" : depuis la Bactriane et depuis le Yunnan*

La question se pose en ces termes :

- Du côté de l'Asie centrale iranienne, il s'agit d'atteindre l'Inde du Nord par son extrémité occidentale, le Penjab, *via* les montagnes d'Afghanistan dont l'altitude est impressionnante (elles culminent entre 5.000 m. et 7.000 m.).

- Du côté "chinois", il s'agit d'atteindre l'Assam – plus précisément la vallée du Bramapoutre – depuis le Sichuan²⁵, puisque c'est l'endroit où le monde chinois est indiscutablement le plus près (de l'ordre de 800 km. à vol d'oiseau) *via* les montagnes du sud du Sichuan et du nord du Yunan.

Si la disposition est apparemment symétrique, en réalité elle ne l'est pas, à la fois dans les possibilités effectives d'établissement de liens avec l'Inde (et accessoirement dans les potentialités d'ouverture des deux bassins sur leur propre contexte régional) :

- L'Afghanistan, contrairement à l'impression délivrée par la hauteur des sommets majeurs, n'est pas une barrière mais une passoire où une éponge – selon l'image retenue – aisément franchissable par des cols et de larges vallées fertiles. Vers l'Afghanistan convergent donc les voies de communication, et l'Afghanistan en devient l'un des pivots des communications eurasiatiques. C'est ainsi que s'y sont développées ces synthèses admirables du Gandhara bouddhique, ou que s'en sont échappés les conquérants qui, par vagues, sont descendus tantôt pour prendre le contrôle du plateau iranien et de ses trois "mésopotamies", tantôt celui de l'Inde.

Ce rôle d'aspiration de l'Afghanistan pour les gens de Bactriane est d'autant plus sensible qu'en elles-mêmes, Bactriane et Sogdiane ne disposent pas d'un arrière pays favorable : les possibilités d'irrigation de la "Mésopotamie" d'Asie centrale – par ailleurs largement semi-désertique – sont limitées à quelques franges fluviales et à quelques deltas intérieurs comme ceux de la Chorasmie ; il s'agit de surcroît d'une région globalement enclavée dont l'horizon maritime se limite à celui de la mer

²⁵ En passant plus au Nord on tombe en plein Tibet, et en passant plus au Sud on se retrouve, au mieux, en Birmanie.

d'Aral, et très accessoirement de la Caspienne ; en réalité la "Mésopotamie" d'Asie centrale est moins à même de jouer un rôle moteur dans une construction impériale – même si cela reste théoriquement possible²⁶ – que d'être intégrée à une construction impériale, tantôt iranienne, et tantôt indienne, mais incluant toujours l'Afghanistan.

- À l'inverse, la partie montagneuse du Sichuan et les montagnes du Yunnan constituent, ainsi que nous l'avons évoqué au début de cette réflexion, un quasi *no man's land* infranchissable de vallées tribales segmentaires. Leur isolation est telle que si l'on excepte quelques périodes historiques très particulières où le Yunnan central ou méridional a joué un petit rôle régional (comme au temps du Nan Chao), ces régions n'ont été qu'un repoussoir. De fait, le Yunnan n'a été intégré à l'espace chinois que tardivement (fin XIII^e s.) et qui plus est, par décision de non-Chinois (les Mongols) parce qu'ils voulaient l'utiliser comme plateforme militaire en vue de la conquête de la péninsule par l'intérieur des terres.

Ce rôle d'écran dudit secteur montagneux vis-à-vis de l'Inde se trouve par ailleurs presque mécaniquement renforcé par le fait que le destin naturel du Sichuan l'entraîne évidemment vers les basses plaines chinoises et qu'il tourne ainsi délibérément le dos, non seulement au Tibet et au Yunnan, mais également à la Péninsule indochinoise, voire à la Chine du Sud de Canton dont il est séparé par un autre écran tribal : celui du Guizhou.

On comprend ainsi pourquoi le rayonnement du bouddhisme depuis l'Inde en direction de la Chine n'a jamais emprunté la voie de l'Assam en direction du Sichuan, mais s'est au contraire développé *via* l'Afghanistan en Sogdiane et de là, a progressé le long de Route de la Soie pour atteindre, *via* le Gansu "chinois", Luoyang²⁷, alors même que l'expansionnisme politique chinois parcourait le chemin en sens inverse jusqu'à étendre parfois son protectorat sur le Ferghana, voire la Sogdiane, le Bactriane et même l'Afghanistan !²⁸

²⁶ Le prototype d'une telle opération est évidemment l'empire de Tamerlan centré sur Chakhrisyabz et Samarcande. Parti de la "Mésopotamie" turkmène (ou sogdienne si l'on préfère), il constitue son empire en prenant le contrôle du centre irano-afghan puis celui des deux autres "Mésopotamies" latérales : l'Irak et le Pakistan.

²⁷ Voir par exemple la carte des "Principaux pèlerinages de moines bouddhistes chinois aux Indes", p. 199 de Jacques GERNET, *Le monde chinois*. Paris, Armand Colin, 1972.

²⁸ Les liens entre Proche-Orient iranien et empire de Chine ont été à ce point étroits que lorsqu'ils furent mis en déroute par les armées musulmanes les derniers Sassanides d'Iran se mirent sous la protection de l'empire des Tang. Cette politique fut maintenue jusqu'à la dernière dynastie impériale, celle des Mandchous, qui comptait les khanats d'Asie centrale et le royaume d'Afghanistan au rang de ses tributaires ; cf. pp. 69-70 de CHANG CHI-YUN (ed.), *Historical Atlas of China*, Taïpei, Chinese Culture University Press, 1980.

C'est ainsi que s'est mise en place une "Indochine" continentale en Asie centrale, qualifiée à l'envers de "Sérinde"²⁹.

2. La compensation historique tardive : la liaison maritime Inde-Chine

Après des siècles³⁰ d'usage empirique de ladite "Route de la Soie", gérée par association des sédentaires "civilisés"³¹ avec les pasteurs nomades et cavaliers du monde des steppes³², le problème d'un lien plus direct entre la Chine et l'Inde se posa, lorsqu'au terme de l'aventure alexandrine le message impérial iranien se trouva transmis à l'Inde où prenait corps l'empire des Mauryas (IV^e s. av. J.-C.), puis à la Chine où prenait corps l'empire des Qin (III^e s. avant J.-C.). L'accélération et la densification des échanges qui s'en suivit, souligna alors le problème des communications entre Inde et Chine en termes nouveaux, d'autant que le développement du monde méditerranéen par les Ptolémés, puis les Romains provoquait un appel d'air commercial pour des produits exotiques, dont la soie chinoise.

Devant la praticabilité anecdotique – pour ne pas dire l'impraticabilité – de la route de l'Assam, Indiens et Chinois se résolurent alors à utiliser le canal des marins proto-historiques d'Asie du Sud-Est. Bien qu'ils fussent encore "sauvages", ils étaient en effet habiles experts dans l'art des techniques maritimes. Par leur intermédiaire, ils ouvrirent une route maritime qui, par segments, effectuait la circumnavigation de la péninsule indochinoise. Utilisées concurremment, dans un sens par les marchands et les diplomates chinois³³, et dans l'autre par les missionnaires (ou aventuriers) indiens³⁴, les voies maritimes en question autorisèrent la diffusion de la superstructure indienne (= indianisation politique, culturelle et religieuse) et d'une infrastructure chinoise (= diffusion des techniques chinoises). Celles-là conduisirent à l'émergence des premiers États indianisés en péninsule au

²⁹ On pourra consulter le précieux catalogue des oeuvres réunies pour la circonstance. Jacques GIÈS & Monique COHEN, *Sérinde, Terre de Bouddha. Dix siècles d'art sur la Route de la Soie*. (Galeries nationales du Grand Palais, Paris, 24 octobre 1995 - 19 février 1996), Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1995, 430 p. in-4°.

³⁰ La gestion "administrative" de la route de la Soie prend corps avec les Achéménides d'Iran (VI^e s. av. J.-C.) après qu'ils ont intégré la Sogdiane à leur empire, manifestant leur prise de contrôle par la fondation d'une ville caravanière relais, Cyropolis, dans les environs de Samarcande.

³¹ Sédentaires des "Mésopotamies" proche-orientale ("Iraniens"), sédentaires des oasis d'Asie centrale ("Sogdiens" au sens large), et Chinois du Gansu et de l'empire proprement dit.

³² Des Indo-Européens puis des Altaïques (Turcs, etc.).

³³ Pour une illustration de l'utilisation chinoise des routes nousantariennes : Paul WHEATLEY, *The Golden Khersonese*, Kuala Lumpur, Penerbit Universiti Malaya, 1980.

³⁴ Et accessoirement par toutes sortes d'aventuriers "romains" : acrobates, prétendus ambassadeurs, musiciens, marchands, etc.

I^{er} siècle de l'ère chrétienne, puis à l'établissement des premières racines des communautés chinoises d'Outre-Mer. L'Indochine prenait historiquement corps.

Au confluent de ces échanges naquirent des thalassocraties locales unificatrices, d'abord centrées sur la péninsule³⁵, lorsque les conditions techniques premières imposaient une rupture de charge au niveau de l'isthme de Kra ; puis progressivement déplacées sur les détroits³⁶ au rythme des progrès de la navigation et de la possibilité de traverser en droiture la mer de Chine, pendant que la péninsule indochinoise retournait à (ou demeurait dans) sa fragmentation

3. L'élargissement moderne de la route maritime par la circumnavigation de l'Afrique et le branchement direct sur l'Europe

Le dernier acte de l'intégration de la péninsule aux réseaux de communication interasiatiques se joue à la fin du XV^e siècle, lorsque le Proche-Orient islamisé et turquisé tend à se fermer au dynamisme européen renaissant. Au terme d'une vaste entreprise de circumnavigation de l'Afrique pour atteindre l'Inde – entreprise qui, à un millénaire et demi de distance, n'est pas sans rappeler l'effort des gens de l'océan Indien pour contourner l'obstacle de la Péninsule³⁷ – les marins portugais atteignent enfin l'Inde, s'établissent à Goa et bientôt à Malacca, premier pas pour rejoindre la Chine à Canton et y obtenir un établissement à Macao³⁸.

Ainsi, en même temps que l'Asie du Sud-Est se trouvait branché sur des réseaux de communication directe non plus seulement inter-asiatiques, mais également eurasiatiques, se constituait une troisième "Indochine" paradoxale, celle des réseaux indo-portugais et macaïstes....

³⁵ Le Fou-Nan centré sur le delta du Mékong.

³⁶ C'est ainsi que naissent les thalassocraties "malaises" centrées sur l'île de Sumatra de part et d'autre des détroits de Malacca et de la Sonde (Srivijaya), puis sur Java (Kadiri, Singhasari, etc.).

³⁷ Voir le catalogue de l'exposition : *Du Tage à la mer de Chine. Une épopée portugaise*. Paris, Musée national des Arts asiatiques - Guimet. 19 mai - 31 août 1992, Paris, Réunion des Musées Nationaux, 1992, 215 p.

³⁸ Voir le catalogue de l'exposition : *A la rencontre de Sindbad. La route maritime de la Soie*. Paris, Musée de la Marine, 18 mars -15 juin 1994, 239 p.

Schéma de la Route de la Soie

